

HAROUTIUNE MUTEVELIAN

MEMOIRES
de
L'EXIL DE 1915

Paris
1983

HAROUTIUNE MUTEVELIAN

PRÉFACE

MEMOIRES
de
L'EXIL DE 1915



G. DORIGUTAN & FILS
Paris
87-89, Rue de la Harpe, St. Michel
10500 Paris

ՀԱՅԿԱՍՏԱՆԻ ԱՄԵՆԱԿԱՆ ԳՐԱԴԱՐԱՆ

ՄԵՄՈՒՐԵՆԵՐ
de
L'EXIL DE 1915

G. DONIGUIAN & FILS
871-887, Rue de l'Arménie, St. Michel
Beyrouth - Liban

PREFACE

Voici le récit d'un Arménien. Un parmi d'autres qui a échappé à l'effroyable génocide de 1915 perpétré par les Turcs. Ces derniers voulaient exterminer les Arméniens et toute Arménité de la terre. Il ne s'agit pas d'une œuvre historique. Il ne s'agit pas d'une œuvre littéraire. Il s'agit d'un cœur qui essuie une larme, qui se souvient et honore la Mémoire de ses Parents, de nos Parents. Les Turcs ont massacré, Dieu a ressuscité des Témoignages. C'est une tranche de vie à la fois tragique et dramatique. Mais une existence contient une magie, comme une poésie. La poésie a valeur d'éternité. Ce message est au-delà du temps, il se signale à nos consciences. Mr. X parle, il relate une Histoire vécue. Beaucoup ont péri, lui a survécu. Il raconte, il se raconte. Il n'y a pas dans ce récit la recherche d'effet stylistique ou des exagérations émotionnelles. Il y a un quotidien, il y a des faits simples, mais cruels, que Mr. X narre avec sobriété. Il parle à l'Histoire et l'Histoire aura nécessité de l'entendre. Nous avons le Devoir de l'écouter. Nos Parents ont eu trop de pudeur, trop de silence. Si votre vie Mr. X est une poésie, que de rimes mutilées. Mais votre chant est touchant : il est notre combat. Il éternise l'espoir : Dénoncer un crime; préserver, enrichir une langue, des traditions, une culture, en les transmettant à vos Enfants. L'authenticité, la sincérité de cet écrit constituent sa Beauté. Vos Ascendants sont honorés. Vos descendants peuvent vous lire et vous découvrir avec reconnaissance, admiration et amour. Vous avez dit votre vie, il n'y aura pas d'oubli, ce récit est votre magie et les Arméniens, comme tous les Etres Humains se doivent d'avoir au cœur un Merci.

Deux dates importantes dans l'Histoire contemporaine des Arméniens, dans l'Histoire du Monde.

1895 Les Turcs tuent 500.000 Arméniens.

1915 Premier Génocide dans l'Histoire.

Ce génocide échoue. Mais les Turcs massacrent 1 million 500.000 Arméniens. C'est entre ces deux dates, d'une Arménie occupée par les Turcs, d'Arméniens asservis, mais goûtant des périodes d'accalmie, que je suis né vers 1907 à TIKRANAGUERD que les Turcs appellent DIARBEKIR. Au moment où commence ce récit j'étais âgé de 8 ans.

TIKRANAGUERD est une ville très ancienne, qui comme son nom l'indique a été bâtie par TIGRANE LE GRAND, le Roi des Rois tout-puissant d'Arménie.

TIGRANE régna sur ces régions environ 50 ans avant J. C. Il tint tête aux légions romaines et fut finalement vaincu, les territoires furent occupés par ROME.

Pour défendre sa population contre les attaques de ses voisins, les incursions des tribus de passage TIGRANE avait fait de sa ville une enceinte fortifiée entourée de larges et hautes murailles. L'épaisseur de celles-ci était telle que des magasins et entrepôts étaient installés dans ses profondeurs.

Comme pour toute ville fortifiée le passage et le trafic s'effectuaient par quatre portes gigantesques contrôlées par un corps de gardes. A la nuit les portes étaient fermées pour ne s'ouvrir qu'à l'aube.

A cette époque notre ville comptait environ 75.000 habitants. Les diverses communautés qui composaient la

population : Turcs musulmans d'une part et chrétiens d'autre part, vivaient en bonne intelligence.

La forte minorité chrétienne comprenait un grand nombre d'Arméniens, puis en moindre proportion des Assyriens et des Chaldéens.

Tous les éléments de cette population chrétienne étant liés par la même foi, la même morale fraternisaient.

Les écoles sous la direction des religieux acceptaient indifféremment les enfants des diverses ethnies chrétiennes. Les musulmans ne fréquentaient pas les lieux chrétiens. Les activités de la population étaient diverses. Les chrétiens exerçaient avec courage et compétence tous les métiers d'artisanat indispensables à la vie économique de la ville.. Les agriculteurs arméniens par leurs productions abondantes et variées, subvenaient largement à l'approvisionnement de toute la population.

Les rues de notre ville étaient étroites; les maisons alignées possédaient des terrasses étagées. Ces terrasses protégeaient les habitations contre les froids rigoureux de l'hiver et les fortes chaleurs de l'été. Elles permettaient également de passer d'une maison à l'autre. On pouvait ainsi visiter par ce moyen une grande partie de la ville.

En été, la chaleur étant insupportable, la vie nocturne s'écoulait sur les terrasses afin de profiter de la fraîcheur à la belle étoile.

Le riche ainsi que le pauvre possédaient leur palanquin fixe que l'on recouvrait de toile blanche pour se soustraire à la curiosité des voisins.

L'été les nuits étaient calmes, le ciel noir, limpide, scintillait d'étoiles. Seul le chant du rossignol venait troubler le silence total.

Chacun vivait en paix dans un climat de sécurité, s'occupant de ses besognes journalières, ne connaissant ni la peur ni la crainte.

Telle était la situation à la veille de la proclamation de la guerre mondiale de 1914.

Dès ce jour, tout changea. Le gouvernement central de la TURQUIE était dirigé par le mouvement ITTIHAD VETERRAKI. Les ordres de STAMBOUL, parvenus à la préfecture de DIARBÉKIR, prescrivait le recensement de tous les chrétiens et plus particulièrement celui des Arméniens vivant dans la région, en vue de leur déportation future.

Dès la réception de ces instructions spéciales le comportement des autorités locales et celui de la population musulmane vis-à-vis des chrétiens changèrent brusquement. Fini le temps de la fraternité. Le chrétien était devenu l'ennemi malfaisant, et ceci uniquement parce qu'il était chrétien. Le germe de la haine et de l'inimitié était semé, prélude à un programme de tortures qui devait aboutir pour tout un peuple, à la solution finale: c'est-à-dire la mort. Non seulement la mort, mais la disparition totale, uniquement parce que ce peuple est arménien. Ainsi allait se perpétrer le premier génocide de l'histoire contemporaine. Pour les dirigeants turcs «la question arménienne était résolue».

Mon père HAGOP notable de la ville occupait les fonctions de secrétaire de l'évêché de TIKRANAGUÉRD. Il tenait à jour les registres de l'état civil de la ville et de la région pour la population arménienne. Il devait également remettre aux représentants des autorités préfectorales la liste des jeunes gens en âge de porter les armes. Il occupait ce poste depuis son installation à DIARBÉKIR.

Auparavant avec sa famille il vivait à AGHRENIE un grand village situé dans la province de DIARBÉKIR.

La famille de mon père, avant les massacres de 1895, comptait 52 membres.

Ces massacres très violents durèrent trois jours durant lesquels toute la population chrétienne fut exterminée.

Mon père ne dut son salut qu'à la fidélité de son serviteur kurde qui le cacha sous un amas de paille.

Le calme revenu après trois jours de cette tourmente sanguinaire, il fut dénombré 1732 victimes parmi la population arménienne, dans le seul village d'Aghrnie.

Il y eut seulement 300 rescapés, qui comme mon père avaient réussi à se terrer avec ou sans l'aide de complices kurdes.

D'autres survivants ne durent d'être en vie qu'en se réfugiant dans les montagnes environnantes. Lorsque le calme fut revenu, ils retournèrent à leur village, et virent le spectacle de désolation autour d'eux.

Les cadavres de leur famille et de leurs amis jonchaient le sol. Les maisons pillées, brûlées.

Ils enterrèrent les morts, reconstruisirent les maisons et se mirent au travail. Après la mort la vie continue. Ils gardaient l'espoir que plus jamais de telles exécutions ne se reproduiraient. Hélas, Mille fois hélas: l'histoire nous apprendra que les massacres de 1915 qui se préparaient, allaient durer autrement plus longtemps. Ils feraient infiniment plus de victimes puisqu'ils étaient établis d'après un plan prémédité, programmé et ordonné en haut lieu.

Mon père, seul survivant de sa famille, s'installa à DIARBÉKIR sous l'égide de l'évêché.

Par ses fonctions de secrétaire, il devenait bien involontairement l'instrument du gouvernement turc au détriment de ses coreligionnaires.

Dès la déclaration de guerre en 1914, les ordres de STAMBOUL prescrivirent le recensement de tous les jeunes Arméniens. Ceux-ci devaient se présenter aux bureaux de recrutement.

Certains d'entre eux, flairant la ruse, préférèrent «prendre le maquis» en se réfugiant sur les terrasses où les gendarmes turcs n'osèrent s'aventurer pour les déloger. Mais, vous pensez bien, la lutte était inégale. Ils ne purent tenir qu'un temps.

Ceux qui se rendirent furent envoyés sur des chantiers où ils furent employés à l'exécution de travaux pénibles; telles que la casse de pierres et la construction de routes. Ils constituèrent «Les Brigades du Travail».

Moins d'un an après la proclamation de la guerre et le déclenchement des hostilités, en Avril 1915, la grande déportation des Arméniens débuta.

Les gendarmes turcs se présentaient dans chaque maison arménienne et convoquaient le chef de famille au commissariat pour une simple entrevue avec le maire de la ville. Bien sur il s'agissait d'un traquenard. Ceux qui eurent la naïveté de répondre à une telle invitation se retrouvèrent en prison. Mais que pouvaient-ils faire d'autre?

Bientôt la prison principale de notre ville, ainsi que les prisons annexes, furent remplies. Il n'y avait plus de place pour les nouveaux arrivants.

En sa qualité de notable mon père, avec Monseigneur TCHALGADIAN, fut un des premiers arrêtés. Ils furent emprisonnés dans une prison annexe.

Les prisonniers n'étaient pas nourris par les autorités. Chaque famille devait pourvoir à l'approvisionnement de ses détenus.

Le lendemain de l'incarcération de mon père, je me

rendis donc à la prison, accompagné de ma soeur, pour apporter de la nourriture aux prisonniers. Ceux qui ne pouvaient recevoir de ravitaillement de l'extérieur restaient à jeun ou étaient à la merci de la générosité de leurs compagnons.

Par faveur spéciale Monseigneur était autorisé à recevoir de la nourriture de l'extérieur. Nous devions remettre le repas au gardien, celui-ci le transmettait au religieux et à mon père. Ce service ne se faisait pas sans une gratification au gardien, répétée à chaque remise.

Combien de fois n'ai-je pas fait ce va-et-vient, domicile-prison, et combien de jours cela a-t-il duré, cela je ne le sais pas.

Un jour, nous rendant comme d'habitude à la prison, nous avons constaté que celle-ci était vide de ses occupants. Deux cadavres gisaient de chaque côté de la porte d'entrée, le visage figé, grimaçant.

Ce jour-là je vis encore une fois mon père. Ce devait être la dernière fois. Je revois encore son visage anxieux, soucieux du sort de la famille qu'il laissait, car il était persuadé à présent qu'il allait vers une mort certaine. Ce fut avec une voix tragique qu'il me transmit son dernier message.

«Que ceux qui vivront après nous assurent notre vengeance».

Pour mon père, qui était la bonté même, ce mot de vengeance avait une résonance tragique. Ce mot éveillait le paroxysme d'une douleur qui s'associait à une injustice criante, à une impuissance totale. Il devenait victime d'ignorance, d'imbécillité, de cruauté additionnées.

La vengeance: elle s'exerce aujourd'hui. Quand je pense à cette dernière image de mon père, moi qui ne

suis pas partisan de la violence, je n'arrive pas à blâmer et condamner les emportements ou actes de revanche de nos Jeunes contre l'Etat turc. Cette vengeance pour moi est un cri dans une Histoire endormie. Mon cri est ce témoignage vécu et sincère qui a pour but l'éveil, la Prise de Conscience de tous les Hommes, des bonnes volontés qui veulent proclamer une vérité pour être en état de propreté morale et intellectuelle, vis-à-vis de l'Histoire. Je ne veux pas croire qu'il n'y ait que des sous. Hommes sur terre, comme disait Rimbaud. Cet écrit, c'est aussi la vengeance de mon père, c'est le moindre hommage que je pouvais lui rendre.

Je reprends mon récit.

Je me dirigeai dans l'autre bâtiment où était logé Monseigneur, pour lui remettre la gamelle que j'avais apportée à son intention.

Le gardien nous ouvrit la porte et nous fit pénétrer dans une cour. Oh! horreur! le cadavre calciné de Monseigneur était étendu par terre. Pris de panique à cette vision nous avons jeté le paquet et nous nous sommes enfuis, ma soeur et moi, à toutes jambes.

Nous ne devons pas tarder à apprendre les détails de cette fin tragique.

Monseigneur avait été atrocement torturé, les ongles arrachés, au bruit infernal du roulement des tambours pour couvrir ses cris de souffrance.

Les autorités officielles assistaient, satisfaites, et prenaient plaisir à ce spectacle.

Cette exécution est à rapprocher de celle de Monseigneur TCHALABIAN Andréas, l'évêque arménien catholique qui fut emmuré vivant jusqu'au cou. Les Turcs exterminèrent ce saint homme après d'horribles souffrances en lui mutilant le visage.

En sortant, je vis un convoi formé de paysans arméniens enchaînés l'un à l'autre que des gendarmes turcs armés de fusils et de fouets dirigeaient vers l'extérieur de la ville en les invectivant et les injuriant. «Marchez mécréants! avancez».

Bien sûr ce convoi marchait vers la mort. C'est plus tard que je le compris ainsi...

A ce moment-là encore aucune crainte ne traversait mon esprit. La population trompée par les affirmations doucereuses des autorités: préfet, maire, officiers de police, croyait à une simple déportation: celle-ci provisoire... Dans quelque temps tout le monde rentrerait chez soi.

Ce n'est qu'à la fin de la guerre que je connus l'exacte vérité.

660 prisonniers formant l'élite de la population chrétienne de TIKRANAGUARD étaient parqués dans la prison où se trouvait également mon père.

Ils furent solidement encadrés, dirigés vers le TIGRE, le fleuve qui baigne la ville. On les embarqua à bord de radeaux pour être acheminés vers MOUSSOUL en descendant le cours du fleuve. Telle était la destination annoncée par les autorités.

Bien avant d'arriver dans cette ville après quelques jours de navigation ces prisonniers, toujours enchaînés, furent débarqués. Dans une prairie au bord de l'eau, une immense fosse était creusée. Des Kurdes étaient là armés jusqu'aux dents, excités par l'attente du massacre, certains de ne courir aucun risque contre des vieillards.

Toutes les personnes composant ce convoi furent exterminés. Pour effacer toutes traces de ce forfait, les corps furent brûlés et jetés dans la fosse préparée à cette intention et ensuite recomblée.

Il n'y eut aucun survivant parmi les victimes. Mais

des exécutants eurent l'imprudence Historique de se vanter de ce forfait abominable. C'est ainsi que j'ai pu apprendre l'horreur de ce drame.

Mon père faisait partie de ce groupe.

Les jeunes gens furent incorporés dans l'armée turque, ou se cachèrent dans la ville, ils étaient sans armes; les notables disparurent après avoir été mis en confiance par des promesses mensongères, la population devint une proie facile offerte à la fureur et à la sauvagerie des bandes armées de Kurdes et de Turcs.

Sans distinction, vieillards, infirmes, femmes, enfants, malades, étaient frappés ou massacrés au gré de leurs rencontres avec ces bandes. Les maisons étaient pillées, leurs occupants anéantis. Les jeunes filles étaient enlevées pour peupler les harems des Kurdes.

Puis un jour la véritable déportation organisée de haute main commença. Avec ponctualité et méthode. Chaque jour un quartier chrétien était investi par les gendarmes et la police turque. La composition des familles était connue des autorités. Tous les membres étaient arrêtés. L'angoisse et la terreur régnaient dans chaque foyer car tout le monde savait que son tour arriverait.

Un matin ce fut celui de notre famille.

Un soldat turc en faction devant notre porte nous dit: «Ramassez et emportez tout ce que vous pouvez, notamment de la nourriture et des couvertures pour un long voyage».

Selon la consigne générale il nous assura qu'il ne s'agissait que d'un déplacement et d'un séjour provisoire vers MOUSSOUL, où d'ailleurs était notre père et où il allait trouver la mort. Nous ignorions toujours le funeste sort du convoi des notables.

Une fois la paix rétablie nous regagnerions nos foyers que nous retrouverions intacts.

Sans perdre de temps ma mère aidée de mes aînés commença les préparatifs de départ. J'étais très excité à la perspective de ce déplacement, comme si je me rendais à un mariage.

Les malles et les baluchons fermés furent chargés dans des charrettes, nous ne gardions à la main qu'un peu de provisions et quelques objets précieux.

Depuis le départ de notre père la famille se composait de six personnes: ma mère, mes deux frères, mes deux sœurs et moi-même.

Sous la conduite de soldats armés nous rejoignîmes sur la grande place la caravane déjà rassemblée, qui ne cessait de grossir de nouveaux arrivants. Nous fûmes bientôt un groupe d'environ 2000 personnes composé d'hommes, de femmes, d'enfants de tous âges, et de vieillards et d'impotents.

Tout le monde pleurait. Les partants ainsi que ceux qui restaient. Ceux-ci étaient venus leur faire un dernier adieu, sachant bien que leur tour n'allait pas tarder à venir. La peur nous étreignait le cœur.

Une femme chantait une triste mélodie, ce chant d'adieu augmentait notre émotion et notre angoisse.

Aux hurlements des gardiens et des soldats et aux pleurs de toute l'assistance, la caravane se mit en route dans un désordre indescriptible.

La séparation se fit à l'embranchement de la route de MOUSSOUL. Les populations turques qui jusqu'à présent vivaient en bon voisinage avec les chrétiens, ne cachaient pas leur joie. Elles savaient que les partants s'acheminaient vers la mort et qu'elles auraient toute liberté pour piller les demeures vacantes et se les approprier par la suite. .

La longue marche épuisante, interminable commença. Dès que notre convoi se fut quelque peu éloigné de la ville nous comprîmes vite que notre destin était entre les mains de nos convoyeurs. Ceux-ci bienveillants et serviables au départ devinrent brusquement grossiers, exigeants, intraitables.

Pour traverser le fleuve, au premier pont la caravane fut canalisée. Ils en profitèrent pour nous passer à la fouille. Ils empochèrent sans scrupules tous les objets de valeur qu'ils trouvèrent dans les bagages et les poches des pauvres déportés en leur promettant leur protection au cours du voyage. Voyant qu'aucun de ces malheureux ne voulait se séparer de son bien de plein gré, ils nous menacèrent et s'approprièrent tout de force. Ils firent le simulacre de nous remettre des reçus de nos dépôts afin d'en effectuer leur restitution à notre arrivée à MOUSSOUL.

Ils justifièrent leurs confiscations en prétendant que c'était pour nous préserver contre les attaques des bandes de pillards qui infestaient la région.

J'avais dissimulé dans ma poche la montre de mon père, ils la découvrirent en me fouillant et me la volèrent.

Il ne me restait plus aucun souvenir de Papa.

Lorsque la fouille prit fin et que nos dévoués convoyeurs eurent volé tout ce qu'il y avait de précieux, la caravane reprit sa route en direction de MOUSSOUL: première étape, MERDINE.

Il nous était interdit de pénétrer dans les villes. Notre campement s'installa dans la plaine à la belle étoile. Pour les gendarmes turcs ce fut la nuit de la grande orgie. A la faveur de l'obscurité, sans se laisser attendrir par les cris et les pleurs, ils arrachaient à leurs familles, les femmes et les jeunes filles pour donner libre cours dans l'horreur et la brutalité à leurs instincts bestiaux.

Qui pouvait s'y opposer?

Qui osait résister?

C'eût été pour elles et ses défenseurs la mort certaine. Les personnes sans défense de la caravane pleurèrent sur leur triste et monstrueux destin.

Le lendemain de cette horrible nuit, le convoi reprit sa route. Le chagrin et la honte. Dans le but de soustraire les belles jeunes filles à la convoitise de nos convoyeurs, les familles les enlaidissaient en leur barbouillant le visage. Mais rien n'arrêtait l'instinct lubrique de ces forcenés.

Des cadavres calcinés, méconnaissables, jalonnaient notre route. Cette route qui pour nos prédécesseurs, comme pour nous et nos successeurs, allait être un véritable Golgotha.

La chaleur était intolérable, la poussière dense nous piquait les yeux, desséchait nos gorges.

Pour mes petites jambes la route était dure. .

Elle l'était encore plus pour les vieillards, les infirmes, les tout petits enfants.

Tous ceux qui ne suivaient pas étaient rudement battus, jusqu'à ce que, épuisés, à bout de force, ils restassent morts sur le bord de la route... Malgré tout, l'espoir de la fin de notre martyre demeurait en nous.

Nous ne pouvions admettre que notre sort serait identique à celui des cadavres étalés à travers le désert.

A l'approche de la ville de MERDINE qui est à mi-chemin entre DIARBEKIR et ALEP, comme il nous était interdit d'y entrer, la cohorte poussée par nos gardiens comme un troupeau par les chiens, prit un étroit sentier nous conduisant vers un champ dénommé «MARDINI BARI» pour y passer la nuit. L'épreuve de la nuit précédente était encore dans toutes les mémoires.

Malgré la fatigue une angoisse mortelle nous empêchait de dormir. Nous en avions pourtant bien besoin pour reprendre quelques forces en vue des épreuves à venir.

Notre stock de vivres était encore suffisant mais nous manquions terriblement d'eau. C'était insupportable.

Le lendemain le même calvaire reprit. Marcher-marcher vers un but indéfini, vers des incertitudes qui nous terrifiaient.

Les trainards, les faibles étaient bastonnés et fouettés. Ceux qui tombaient ne se relevaient pas. Ils étaient abattus sans pitié. Malheur à ceux qui restaient arriérés.

Ma mère, mes sœurs, mes frères et moi, à présent tous conscients que notre salut était dans la marche, avançons avec le courage du désespoir dans ce désert qui semblait sans fin.

C'est à ce moment que j'ai senti le frisson de la mort. Je ne devais pas mourir. Je voulais vivre, j'avais un but à atteindre, j'avais recueilli les dernières paroles de mon père, et je lui avais juré vengeance et témoignage.

Cette fuite vers l'inconnu devait durer quatre à cinq jours.

Le soleil implacable, la poussière de ces chemins arides avaient complètement brûlé nos corps. Nos pieds meurtris et écorchés par la pierraille de la route avaient les pires peines à avancer. Nos langues gonflées par la soif, pendaient et nos lèvres craquelées saignaient douloureusement; nos yeux, après avoir tant pleuré, étaient vidés, secs, horribles et sans expression. Nous étions devenus méconnaissables.

Tous ces rescapés étaient des citadins qui, quelques jours plus tôt, étaient des êtres bien portants, bien soignés, correctement vêtus. A présent ils formaient une

longue file de vagabonds épuisés, harcelés sans relâche par les cavaliers turcs. Malgré cela ils avançaient tout de même soutenus par l'espoir de survie.

Encore une fois il fut ordonné de stopper le convoi. Cette fois c'était près d'un puits. Un immense espoir nous inonda. Enfin nous allions pouvoir boire. Tous nous regardions ce puits avec un désir intense. Boire! geste le plus simple mais cependant intense. Tout le monde voulait se précipiter vers ce puits, mais nos bourreaux nous en empêchaient. Et gare à ceux qui désobéissaient. Les claquements des fouets, les carabines pointées vers nous, nous clouaient sur place.

Et voilà qu'un miracle se produisit. La garde des soldats changea. Le chef des gardes précédents était brutal, sans pitié, le nouveau chef était un Kurde dans le coeur duquel tout sentiment humain n'était pas entièrement éteint.

Celui-ci profitant du départ de son prédécesseur nous autorisa à y puiser de l'eau.

Poussés par une force irrésistible tous les réfugiés s'étaient rassemblés autour du puits d'où émanait une puanteur écoeurante.

Horreur! déception! Ce puits était rempli de cadavres déjà en décomposition. Malgré cela notre besoin d'eau était tel que nous forcions l'approche du puits. Ce n'était pas le moment de faire le difficile.

De la margelle on distinguait, en regardant le fond, l'amoncellement des corps qui avaient permis aux eaux de remonter.

C'étaient les cadavres des déportés assyriens égorgés quelques jours auparavant.

Avec des moyens de fortune nous avons tout de suite préparé une corde et un seau pour puiser de l'eau.

Le liquide que nous avons remonté ne ressemblait en rien à de l'eau. Un élément noirâtre avec des traînees de sang et des vers en suspens. Une odeur de pourriture s'en dégageait. Non seulement cette eau était imbuvable mais s'en approcher était écoeurant.

Et pourtant la nécessité était telle que malgré tout nous nous bousculions pour boire cette eau nauséabonde sans réfléchir aux risques de maladie que nous encourions. Comble de misère, il fallait s'armer de patience et attendre son tour.

La ruée était à ce point tumultueuse, que pour faire respecter l'ordre, nos gardiens étaient contraints de réglementer l'accès du puits, sous la menace.

Chacun, poussé par un instinct sauvage, implorait cette eau, croyant au salut. Ne fût-ce que pour humecter nos lèvres gercées, pour décoller notre langue et notre gorge desséchées.

Mais bientôt les événements allaient se précipiter et devenir tragiques.

Toujours, sous prétexte de nous protéger contre les attaques éventuelles des bandits kurdes, nos gardiens, des Circassiens, nous rassemblèrent. Pas un instant nous avons cru à leurs affirmations, ayant été à chaque fois trompés, volés, nos femmes violées par eux-mêmes.

Ils nous répartirent en petits groupes de dix personnes environ. Selon eux chaque groupe devait être acheminé par train vers ALEP. Nous n'en croyions rien. D'instinct nous savions que le pire allait se produire.

Chaque groupe fut conduit, escorté des gardiens circassiens, derrière un monticule qui se dressait devant nous. Là, ils étaient massacrés.

Aucune illusion n'était plus possible. A tour de rôle les groupes étaient dirigés derrière cette butte et n'en revenaient pas. C'est là que se jouait leur funeste destin.

Lorsque tous les groupes eurent disparu, les Circassiens revinrent sur leurs pas ramenant avec eux, tels des trophées, du linge, des vêtements pendant à leurs sabres, dégouttants de sang.

Ainsi tous les adultes furent exterminés. Maman se trouvait parmi eux.

J'étais dans mes anxiétés, mes égarements d'enfant ne comprenant pas tout à fait la terrible réalité qu'on nous imposait. Aujourd'hui cette réalité douloureuse je le revis dans toute son horreur à travers le souvenir du visage en larmes de ma mère qui elle, avait compris qu'elle nous quittait définitivement. Ce visage d'Amour et de souffrance je ne l'oublierai jamais. Que ce message à l'Histoire, honore sa mémoire.

Il ne restait plus dans le campement que des groupes d'enfants.

Soudain une frayeur indescriptible nous saisit, nous les enfants. Les assassins se dirigeaient vers nous, leurs armes à la main. A n'en pas douter notre tour était venu. Ne pouvant plus nous maîtriser davantage nous avons commencé à crier, à pleurer, à hurler, croyant ainsi faire fuir nos bourreaux qui se rapprochaient de nous, l'air décidé.

Ils pointèrent leurs armes vers nous, pauvres petites victimes, destinés à mourir.

Par miracle, au lieu de nous tuer ils nous intiment l'ordre de cesser immédiatement de crier et de pleurer, nous promettant la vie sauve si nous obéissions.

La peur nous faisait pleurer, mais leur promesse aussitôt arrêta nous sanglots. Nous n'avions pas le choix.

Qu'avaient pu faire nos parents et nos aînés devant ces hordes sauvages et armées, entraînées au meurtre?

Kurdes et Circassiens dont la seule occupation fut de tout temps le pillage et l'assassinat.

Lorsque nous fûmes calmés nous nous aperçûmes que nous étions entourés de paysans kurdes. Ces paysans se mirent à choisir parmi nous les plus beaux des garçons et des filles qui composaient notre groupe. Leur intention était de nous emmener avec eux pour nous adopter.

Avec mes frères et mes soeurs nous nous serrions bien l'un contre l'autre pensant ainsi ne pas être séparés, attendant dans l'angoisse ce qu'allait être notre sort. Nous étions pétrifiés et inconscients de ce qui nous attendait.

Soudain, un Kurde s'approcha de moi et me saisit par les épaules. D'autres Kurdes s'emparèrent de mes frères et de mes soeurs pour les emmener avec eux vers l'inconnu.

Ainsi la famille se trouva démembrée.

Mais nous pauvres enfants, que pouvions-nous faire contre cette horde de loups furieux? Comme du bétail acheté à la foire, nous étions contraints de suivre nos acquéreurs et de devenir les enfants des assassins de nos parents. Ce jour-là je perdis la trace d'un de mes frères et celle de mes sœurs qui avaient déjà été enlevées.

Soudain je vis mon frère cadet qu'un Kurde emmenait. Je tentai d'expliquer au Kurde qui m'avait choisi et à côté duquel je marchais que ce jeune garçon était mon petit frère. J'aurais bien voulu qu'il restât avec moi. Il ne porta aucune attention à mes dires et laissa l'autre Kurde et mon frère poursuivre leur chemin.

Tous les enfants arméniens se trouvèrent disséminés parmi la population kurde.

Tous? Non, pas tous! Puisque, nous l'avons appris

par la suite, une cinquantaine d'enfants ne trouvèrent pas preneurs. Est-ce parce qu'ils étaient moins beaux, ou parce qu'ils semblaient moins forts? Ou tout simplement qu'il y en avait trop?

Ils furent tous impitoyablement massacrés et leurs cadavres jetés dans le puits.

Je suppose que mon plus jeune frère, le benjamin de la famille, est resté dans ce groupe et a connu cette funeste fin.

Les familles kurdes qui nous avaient soi-disant adoptés, habitaient des villages dispersés à travers toute la contrée. Par conséquent il ne nous fut plus possible de nous reconstruire entre enfants arméniens.

Ils changèrent nos noms nous attribuant des patronymes islamiques: nous imposant leur religion ils effacèrent de nos jeunes esprits toute réminiscence arménienne. Nous devenions la propriété de nos maîtres corps et âme.

Les adultes massacrés par dizaines de milliers, les enfants soit massacrés également, soit rééduqués, toute Arménité devait disparaître à jamais.

La vision du poète se réalisait et dans mon esprit il se prolongeait: «A la suite du naufrage les Frères se trouvèrent séparés».

A la suite du naufrage tout fut englouti par les eaux... Il ne devait plus rien rester, qu'un immense oubli, et pour les Arméniens comme pour le genre humain, une éternelle nuit...

Hélas ce n'était pas un simple naufrage qui nous démantelait. C'était le premier et le plus terrible génocide du siècle. Le monde chrétien, lui-même, aux prises dans une guerre fratricide, est resté indifférent au martyr arménien.

L'homme qui m'avait recueilli et donc sauvé la vie, il faut bien à présent le reconnaître, prit à travers le désert la direction de son domicile.

Nous traversâmes une contrée sauvage. Tout, autour de moi, était angoissant. A présent que nous étions seuls n'allait-il pas me tuer pour son plaisir?

A cette angoisse pour moi-même et ma propre destinée, s'ajoutait cette souffrance intolérable de la séparation des miens. Ce père et cette mère chérie que je ne devais plus revoir, mes frères, mes sœurs dont le sort avait comme un relent de mort.

Nous traversions des plaines recouvertes de cadavres, figés dans des positions effrayantes, les entrailles à l'air, les gorges tranchées, les membres mutilés.

Les mouches par myriades tourbillonnaient autour. La vermine grouillait dans ces masses immondes.

Et il y en avait... Il y en avait partout. Jamais de ma vie je n'en pourrais voir autant.

La puanteur de l'air était telle que j'en avais des nausées. Cet air était irrespirable.

Je ne pouvais m'empêcher de songer que quelques jours auparavant tous ces morts en décomposition étaient des êtres vivants comme moi. Tous ces innocents dont les corps pourrissaient au soleil implacable du désert n'étaient responsables que d'une faute: celle d'être Arméniens et chrétiens.

Aucun écrit, aucun livre ne pourront reproduire l'impression que je ressentais. Les clichés gravés dans mon cerveau resteront à jamais présents dans ma mémoire. Ils conditionneront le déroulement de ma vie future. Et encore à présent, alors que je suis devenu un vieillard, je frémis de peur et d'horreur en y songeant.

Enfin, vers le soir, nous arrivâmes à destination. Le

village s'étendait devant nous. Pauvre village composé de quelques masures en torchis. Le crépuscule rendait encore plus sinistres ces lieux inconnus.

Je mourais de soif, de fatigue, de douleur, de peine.

Pauvre petit garçon de huit ans, élevé jusqu'alors dans la douce chaleur d'un foyer, entouré de l'amour et de la sollicitude de sa maman et de ses frères et soeurs. Que d'événements en quelques jours. Est-ce un rêve atroce? Je vais me réveiller. Maman me prendra dans ses bras, m'embrassera; je nouerai mes bras autour de son cou, je poserai ma tête dans le creux de sa poitrine pour sentir sa chaleur et entendre battre son cœur.

Non - Non, c'est bien la dure condition présente qui est l'implacable réalité. Il n'y a plus de maman, il n'y a plus de frères ni soeurs. Allons petit homme d'une race courageuse, il n'y a plus que toi, et il faut que tu vives!

Lorsque nous fûmes entrés dans la maison on nous apporta à mon maître et à moi un grand bol de yaourt dilué dans de l'eau. C'est la boisson nourrissante de ces régions.

Avec quel délice j'ai bu ce breuvage rafraîchissant! De la journée je n'avais rien mis la bouche. D'abord je n'en avais pas eu l'occasion et ensuite aucune envie. La perte de tous mes êtres chers, la vue de tous ces cadavres m'avaient noué la gorge et l'estomac.

Mon estomac gonflé d'air par la faim, et ensuite d'eau par la boisson, me faisait affreusement souffrir. Je restais allongé sans bouger. Mais la faim me tenaillait.

Quelque temps après on nous apporta une assiettée de boulghour, sorte de pilaf préparé avec du blé concassé.

Je devais manger avec les doigts, les Kurdes ignorant l'usage de la cuillère et de la fourchette. Voyant que je ne parvenais pas à manger comme eux ils ont tout de même trouvé une cuillère en bois qu'ils m'ont donnée.

En quelques instants, j'en avalai tout le contenu de mon écuelle.

A présent que mon estomac était copieusement rempli par la boisson et le pilaf, mon corps meurtri par les émotions et la fatigue sombra dans un puissant engourdissement. Mes paupières se fermèrent toutes seules.

Un amas de paille dans un coin du gourbi était ma litière toute désignée; je m'y allongeai et ne tardai pas à sombrer dans un profond sommeil.

Un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. A ce moment, si quelqu'un m'avait pris par les pieds pour me balancer dans un fleuve, je n'aurais assurément rien senti.

Mais ce n'était pas non plus le sommeil calme et paisible d'un enfant. Il était tourmenté par des rêves cauchemardesques et des hallucinations extravagantes. Le lendemain il fallut me réveiller.

La dure réalité m'est à nouveau apparue. Mon corps était exténué par la fatigue et mon âme meurtrie par l'affliction.

Je regardais avec curiosité autour de moi les lieux de ma détention.

La mesure ne comportait qu'une seule pièce dans laquelle vivaient quatre personnes: le Kurde, ses deux femmes et moi-même, ainsi que les vaches.

Mes hôtes couchaient sur un grabat à même le sol en terre battue. Les vaches et moi partagions la litière. Lorsqu'on venait d'étaler de la paille fraîche, mon lit était haut et confortable. Au fur et à mesure que les vaches mangeaient la paille, cette couche s'amenuisait, et au matin je me retrouvais à même le sol allongé dans les immondices puants des animaux.

Le principal avantage de ma couche était que je n'avais pas à faire mon lit chaque jour, ni à nettoyer ma chambre.

Je dormais le corps nu, une chemise de nuit étant bien superflue. Elle aurait été le refuge des poux et de la vermine qui pullulaient en ces lieux.

Evidemment cela manquait de confort et combien de fois, le souvenir de mon lit bien douillet comme un rêve inaccessible, traversait mon esprit. Mais cette douce évocation n'empêchait pas la vision de l'enfer et de l'apocalypse: le désert infini semé de cadavres se décomposant au soleil, les sabres et les poignards ensanglantés coupant des têtes et traversant des corps. Plus particulièrement, plus précisément c'est le sourire plein de vie des membres de ma famille qui obsédait douloureusement mon esprit et mon cœur.

Aucun espoir ne venait me soulager. Je ne pouvais imaginer aucune échappatoire à cette vie qui serait désormais la mienne.

Petit à petit au fil des jours, cette conviction devenait une réalité dans mon esprit.

Je songeais que ma vie, un jour ou l'autre, allait suivre la même destinée, mes coréligionnaires égorgés sur le bord d'un chemin.

Je m'interdisais de rêver d'évasion, et j'étais loin d'imaginer que non seulement je quitterais ce pays mais que je trouverais un jour une terre d'asile. «LA FRANCE» dont, vous pensez bien, j'ignorais même à cette époque le nom.

Mon imagination me rappelait également le message de mon père: «La vengeance».

Mais tout ceci n'est que rêves confus d'un enfant volontaire dont le cœur ne voulait pas oublier.

Pour le présent il y avait la survie à maintenir dans une dure réalité quotidienne.

La réalité dans ce pays, ne permet à personne de vivre en se prélassant. Et ceci encore moins à un mécréant de mon espèce. Je devais gagner mon pain à la sueur de mon front. Je devais immédiatement travailler. Je rappelle que je n'avais alors que 8 ans.

Sans tenir compte de mon jeune âge et de mon état de faiblesse physique, on m'imposa des tâches pénibles bien au-dessus de mes forces.

Je ne pouvais plus porter mes chaussures qui étaient devenues sèches et dures comme du bois tant mes pieds étaient enflés et meurtris. Je marchais donc comme les autres kurdes, pieds nus. Les premiers jours je souffris terriblement et me blessai.

Petit à petit je m'y habituai et la plante de mes pieds devint dure comme de la corne.

Reprenant progressivement des forces, j'exécutais tous les travaux dont on me chargeait au même rythme que les autres.

J'étais habillé d'une longue chemise blanche et coiffé d'un chapeau en toile nommé «agal-kafié» en usage encore maintenant chez les nomades du désert.

En peu de temps j'étais devenu si semblable à mes ravisseurs qu'un étranger non averti n'aurait pu me différencier des autres enfants du village. Petit à petit je m'intégrais à la vie du village, apprenant leur langage, mimant leurs us et coutumes, leur mode de vie.

De son côté le kurde qui était devenu mon maître absolu avait entrepris de faire mon éducation dans la foi musulmane. Malgré son ignorance totale de l'écriture, et un vocabulaire restreint, il m'enseignait le Coran. Il me faisait réciter certains «sourates» par cœur avec

l'intonation d'un vrai croyant. Dans son esprit cheminait ce raisonnement: «Puisqu'il avait sauvé ma vie, pourquoi ne sauverait-il pas mon âme?», en faisant de moi un bon musulman digne du paradis d'Allah!

Cette conversion devait être inéluctable. Si elle ne se faisait pas de mon plein gré, elle s'accomplirait sous la menace et les coups.

Pour m'aider à réfléchir il brandissait un énorme bâton à l'extrémité arrondie ayant la grosseur d'une grenade et toute garnie de clous.

C'est avec cette arme qu'il avait assommé et blessé devant moi une malheureuse femme chrétienne qui refusait d'abjurer sa religion pour devenir musulmane.

Qui aurait voulu subir le même sort? Une crainte permanente me hantait. Bon gré mal gré, puisque je voulais vivre je devais respecter ses ordres, être docile à son enseignement et accomplir mes devoirs de bon mahoméтан. Je répétais avec eux «Le ilé-el Allah Mohamed ressoul El Allah!» «Il n'y a que Dieu et Mahomet est son prophète».

Ainsi les jours s'écoulaient tristes et monotones. Etant quelque peu apprivoisé, un jour je me hasardai à demander à mon maître s'il avait des nouvelles de mon frère. Celui-là même dont je lui avais signalé la présence auprès de l'un de ses amis le premier jour de notre séparation.

Par bonheur il connaissait le lieu où il se trouvait: Un village éloigné d'environ une heure de marche de notre propre maison.

Il consentit à ce que je m'y rende.

Avec quelle intense émotion je retrouvai mon frère! Quelles effusions, quelles embrassades! Dans les bras l'un de l'autre nous pleurions à chaudes larmes. Je lui demandai s'il avait des nouvelles des autres membres

de notre famille. Il m'apprit que notre soeur cadette était vivante et se trouvait dans les mêmes conditions que nous dans un village voisin. Sur-le-champ nous décidâmes de nous y rendre pour la voir.

Les mêmes scènes que précédemment se reproduisirent, plus pénibles encore. La joie et la douleur étaient mêlées. C'est sans doute en écho cette phrase de Nietzsche qui me revient en esprit aujourd'hui: « Au plus profond de l'abîme je continuerai à bénir la vie ». O mon frère, ma sœur, le bonheur de ces retrouvailles est inénarrable. Dans les ténèbres où nous étions plongés, il y avait encore une lumière, comme un soleil, comme une bienveillance céleste... Le bonheur de cet instant nous apprenait l'Espoir.

Dieu avait permis ces retrouvailles et devait se réjouir à contempler notre bonheur fugace.

Mais ce bonheur devait être de courte durée. Le propriétaire de notre soeur, jaloux de ses prérogatives, et peut-être craignant que notre présence contaminât l'état d'esprit de notre soeur, ordonna notre séparation et nous interdit de se revoir. « Elle est désormais ma fille, elle n'est plus votre soeur », nous dit-il.

Nous avons beaucoup pleuré ce jour-là.

Une tristesse infinie et indéfinissable nous envahit tous trois. Une éclaircie de bonheur nous avait été octroyée, mais à nouveau l'obscurité, liée à l'obscurantisme de nos géoliers, nous plongeait dans des tristesses profondes. Nous nous séparâmes la mort dans l'âme.

Sur le chemin du retour deux enfants marchaient se tenant par la main. Ils se dirigeaient chacun vers l'inconnu. Désespérés par l'énormité du malheur qui les accablait, mais résolus et faisant confiance au destin.

A la croisée des chemins, il fallut à nouveau me séparer de mon frère. Réalisant que peut-être nous ne nous

reverrions plus, nos larmes revinrent plus abondantes et plus amères. Puis, après une ultime effusion, chacun prit la direction de son lieu d'habitation.

Lorsque quelques mois plus tard je voulus à nouveau revoir mon frère, je me rendis, plein d'impatience, au village où je savais le retrouver.

A ma grande déception il me fut répondu qu'il n'était plus là. Il avait été échangé contre un mouton et son nouveau maître, un montagnard kurde, l'avait emmené dans sa montagne.

Je venais de perdre pour la seconde fois mon frère que j'avais retrouvé avec tant de joie. O douleur bien amère! Malheureusement plus jamais je ne devais le revoir.

J'étais en proie au désespoir lorsqu'un serpent se dressa soudain devant moi prêt à me mordre. Mes larmes aussitôt sarrêtèrent. Pris d'une peur panique je m'enfuis à toutes jambes, tant est ancré dans chacun de nous, tenace et indestructible, l'instinct de vie.

Le hameau dans lequel nous étions relégués, je vous l'ai dit, ne comprenait que quelques masures abritant au plus une dizaine de familles kurdes. Celles-ci vivaient pauvrement dans la crasse et la promiscuité. Dans ce milieu hostile vivaient également 7 jeunes gens et jeunes filles arméniens, comme moi arrachés à la mort.

Malgré mon jeune âge, je ne pouvais m'empêcher de penser que si dans un village aussi misérable il y avait 7 jeunes chrétiens captifs, combien avaient été ainsi répartis dans toutes les autres agglomérations plus importantes de cette région.

Nous étions très nombreux ainsi déracinés. Et toutes ces jeunes âmes innocentes et malléables allaient perdre

le souvenir de leur véritable famille, de leur véritable identité, pour adopter une autre foi et être intégrés dans une autre nationalité, dans une autre religion, dans une autre culture.

Au début on avait strictement interdit aux jeunes chrétiens de sortir des familles et de se rencontrer. Puis jugeant que l'assimilation était devenue suffisante nous fûmes autorisés à nous voir. Nous nous réunissions le soir après le dur labeur des champs. Nous évoquions entre nous le temps béni où nous étions dans nos foyers. Nous pleurions en cachette sur notre condition présente pour ne pas éveiller l'attention de nos pères adoptifs qui, eux comptaient bien que bientôt nous oublierions notre réelle origine.

A regarder de près, ce petit village vivait dans des conditions bien précaires.

La terre était sablonneuse et stérile. L'eau qu'il fallait charrier de la rivière éloignée d'environ 500 m était rare. C'était un travail épuisant qui incombait aux captifs. Le sol aride malgré notre travail acharné ne donnait que de maigres récoltes. Même l'herbe, élément naturel, était rare.

Cette pauvreté continuelle incitait les hommes à se livrer au pillage et, conséquence directe, au meurtre.

Ils ne dédaignaient pas de s'emparer des moindres objets même sans valeur, du linge et des vêtements ensanglantés de leurs victimes qu'ils laissaient nus sur la terre craquelée, comme pour faciliter l'oeuvre sinistre des charognards qui rôdaient à l'entour et des rapaces du ciel qui vite avertis accouraient au festin.

Si leurs conditions de vie eussent été plus clémentes, se seraient-ils livrés à ces sauvages excès? pensais-

je. Mon âme était innocente et encore ignorante de la barbarie humaine.

J'observais et étudiais le comportement des habitants du village. Mon esprit mûrissait plus rapidement que celui des autres enfants de mon âge.

L'instinct de conservation et le sentiment encore obscur mais bien ancré en moi qu'un jour mes malheurs prendraient fin, conditionnaient le déroulement quotidien de mon existence. J'attendais mon heure.

Sept familles vivaient dans notre village, dominé par un maire, véritable seigneur à qui appartenait toutes les terres environnantes. Les six autres familles devaient travailler pour assurer la prospérité du chef. Celui-ci accaparait toutes les récoltes de la terre et les prises procurées par le pillage, ne laissaient à ses vassaux que de quoi subsister.

Les paysans acceptaient, résignés à cet état de chose. Depuis toujours il en était ainsi. Si le Maire avait eu des sentiments généreux, ou tout simplement humains, la communauté entière en eût profité.

L'émulation et l'ardeur au travail auraient fait obtenir un meilleur rendement aux terres. Des récoltes plus abondantes auraient donné le bien-être à tous. Sous le régime imposé les récoltes étaient à peine suffisantes pour assurer la subsistance et même la survivance de la communauté. Seule la famille du tyran mangeait à sa faim.

Allez faire comprendre ceci à un despote ignare qui menait son village avec des méthodes féodales préférant pour son peuple l'esclavage à la liberté.

Liberté! c'était inutile même d'y penser pour nous les nouveaux enfants esclaves.

Tout en étant logés chez nos «parents adoptifs» nous étions en réalité la propriété du «suzerain». Nous, les sept petits garçons et filles arméniens, devons travailler durement tant qu'il faisait jour pour remplir les caves et les greniers du Maître. Nous, qui avons vécu une enfance dorée au sein de familles aisées, devenions les esclaves des esclaves!

Si au gré de nos maîtres la besogne n'avancait pas assez rapidement, sans tenir compte de notre jeune âge et de notre faiblesse, nous étions battus, afin de stimuler notre courage. Il en était de même pour tous les membres de six autres familles du village. Notre existence dépendait du bon plaisir du Seigneur.

Les conditions alimentaires étaient les suivantes: deux repas par jour, tous les jours identiques. Juste de quoi ne pas tomber d'inanition.

Le matin, au point du jour, une écuelle de lait avec un morceau de pain «**lavache**», (le lavache est un pain sans levain cuit sur une pierre chaude. Il a l'épaisseur d'une feuille de papier).

Le soir un bol de soupe ou une assiette de pilaf.

Nous mangions comme des bêtes, accroupis à même le sol.

La famille dont je dépendais était composée de 4 personnes, comme je vous l'ai déjà dit au début de ce récit. Elle recevait du maire, pour toute nourriture et ceci pour une année, quatre sacs de farine. C'est cette farine qui servait à confectionner le lavache.

A ce régime j'avais constamment faim. Ce souvenir m'est resté gravé dans la mémoire et dans ma conscience et ne m'a jamais quitté tout au long de mon existence. C'est peut-être ce qui explique le paradoxe de

ma nature, allant d'une grande générosité vis-à-vis de ma famille et des gens que j'aime, à un refus de dépenses considérables et inutiles en ce qui me concerne.

Trois ou quatre fois l'an, aux grande fêtes de l'Islam, le maître égorgeait un mouton. Il en gavait sa propre famille et daignait nous laisser quelques morceaux. Ces occasions étaient vraiment une grande joie pour moi, privé de viande toute l'année.

Ces jours-là le repas était présenté sur deux plateaux en métal. Sur l'amas de pilaf les morceaux de viande étaient disposés, bien grillés et brillants de graisse, l'odeur qui s'en dégagait me remplissait les narines et me faisait saliver d'avance. Mais je n'étais autorisé à me servir que lorsque tous les membres de la famille étaient repus. Qu'importe, c'était bon tout de même. Nous mangions goulûment, sans pain, à pleines mains et en nous observant, car nous savions que nous ne reverrions pas un tel festin avant longtemps.

Mon corps en pleine croissance instinctivement sentait le besoin de cette nourriture carnée.

Nous menions au village l'existence pastorale des hommes primitifs. Nous étions devenus sournois, charpateurs, agiles et vifs comme des singes.

D'hygiène inutile d'en parler, aucune propreté même élémentaire, se laver? pourquoi? Pour nous nettoyer les mains il y avait nos vêtements et pour nous essuyer la bouche les revers des manches.

Personne ne connaissait l'existence du savon. Une poignée de terre le remplaçait avantageusement et comme il n'y avait pas d'herbe sur ce sol ingrat nous nous essuyions le derrière, après nos besoins, avec une pierre moins rugueuse que les autres.

Il nous arrivait de laver nos vêtements. Pour cela nous allions jusqu'à la rivière et nous battions le linge contre les plus grosses pierres. Ensuite nous l'étendions sur les buissons épineux pour le faire sécher. Le linge lavé était vite sec sous le soleil ardent.

Malgré la nourriture déficiente, la mauvaise hygiène, les sévices répétés, j'étais non seulement en bonne santé mais sain et robuste. Cela semblait justifier le proverbe arménien qui dit: «Dieu affectionne les enfants qui grandissent le derrière nu sur la pierre»... Les quelques repas plus copieux dont nous étions gratifiés ainsi que le bon air, suffisaient pour conserver nos forces.

Puis vint le printemps. Il ne pleuvait toujours pas dans le désert. Par contre, le fleuve à sec durant tout l'hiver grossit, alimenté par les eaux provenant de la fonte des neiges des montagnes. Il ne tarda pas à déborder et à envahir la campagne environnante.

Un matin nous fûmes réveillés par des cris, des ordres lancés par des voix dures, par le bruit d'une foule d'hommes en déplacement.

C'était un convoi de déportés arméniens en provenance de BROUSSE. Cette ville importante est située en ANATOLIE OCCIDENTALE. Ces pauvres malheureux étaient encadrés par des gardes circassiens armés, qui les menaient à grands coups de fouets et force injures. Ils campèrent en dehors du village, près du fleuve.

Leur état physique était désolant. Epuisés par les longues marches qui les avaient amenés jusqu'à nous, sans eau et sans nourriture, ils nous apparaissaient hâves et décharnés, tels des squelettes.

Les gens de notre village comprirent vite le profit qu'ils pourraient tirer de la misère de nos compatriotes. Ils pétrirent de la pâte et préparèrent du pain pour le

vendre à un prix exorbitant, à ces misérables affamés. Pour ces Arméniens le prix importait peu. Une seule chose comptait: pouvoir manger. Ils donnèrent leurs dernières pièces pour une galette de lavache. De toute façon leur sort était jeté. Ils seraient pillés par leurs convoyeurs ou seraient massacrés comme le furent ceux des convois précédents.

Il fallait être sans coeur pour supporter la vue de tant de misères.

Je revis en mémoire les scènes de notre propre exil: quel spectacle de déchéance humaine! Depuis quand leur corps n'avait-il pas reçu de nourriture.

Je n'avais pas le coeur à vendre le pain à ces compatriotes affamés, vente qui m'avait été ordonnée par mon Maître. Ma sensibilité attristée fut plus forte que la peur: je remis tout mon pain à ces pauvres malheureux sans rien exiger en retour.

Je suis donc retourné au village où m'attendaient mes maîtres impatientes de toucher l'argent des pains.

Je me présentai à eux tout tremblant de peur. Car je n'avais ni pain, ni argent. Je savais que j'allais être copieusement battu. Mais je ne redoutais pas les coups. J'étais fier, de mon acte de bravoure. Moi petit garçon arménien, j'avais soulagé pour quelques instants la misère de compatriotes plus malheureux que moi.

Plus les coups pleuvaient, plus mon coeur se gonflait d'orgueil.. Je me comparais aux chevaliers héroïques de l'histoire de mon peuple: aux VARTAN, ARA et autres qui avaient sacrifié leur vie pour sauver leur pays.

Mais que pouvait faire l'héroïsme d'un instant, d'un pauvre enfant! Tout le campement, au bord du fleuve, n'avait pas de salut possible.

Le lendemain je me rendis à nouveau au bord de la rivière. Tout d'abord je ne vis personne. Tout était silencieux et désert. L'eau coulait comme à l'habitude paisiblement, on n'entendait que le léger clapotis des vagues sur les cailloux de la berge. Je pensais que les réfugiés avaient continué leur route. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en m'approchant davantage des rives de constater que celles-ci étaient toutes souillées de sang et jonchées de cadavres humains éparpillés le long du fleuve.

Les voyageurs de la veille devaient traverser la rivière pour poursuivre leur route vers leur destination.

Les gardes tuaient sur la rive ceux qui hésitaient à s'engager dans l'eau. Ceux qui ne savaient pas suffisamment nager et qui s'aventurèrent dans le courant pour échapper aux sabres, furent emportés par celui-ci et moururent noyés. Leurs corps s'échouèrent le long des berges.

Certains parvinrent sur la rive opposée, là les gardarmes à cheval les regroupèrent pour leur faire poursuivre leur route.

Mais leur extermination était décidée. Lorsqu'ils s'éloignèrent du fleuve, ils furent tous massacrés.

L'ange exterminateur poursuivait son oeuvre meurtrière.

Mon Dieu, pourquoi permettez-vous tant d'horreur? Ne sommes-nous pas, nous aussi, tes enfants?

Hier encore ils vivaient, ils conservaient l'espoir d'arriver au bout de leur calvaire.

Aujourd'hui ils sont devenus ces cadavres disséminés le long des berges dans des postures grotesques que le courant ballotte.

Durant cette période 1915/1916 l'immense majorité

d'un peuple fut exécutée. Le pays dans toute son étendue était devenu un vaste charnier.

La TURQUIE de 1914 comprenait 2 millions et demi de citoyens arméniens intégrés à la vie sociale et économique du pays. Le gouvernement devait la protection de la vie, l'honneur, la conservation des biens à tous ses habitants..

Dans tous les pays démocratiques ces droits sont respectés. Pourquoi sur les deux millions et demi d'hommes, de femmes, et d'enfants un million et demi, furent assassinés ou exterminés?

C'est la question que posent aujourd'hui les descendants de ces martyrs. Ils posent cette question à la Nation Turque, aux nations du monde civilisé, à l'Histoire.

Les assassins trouvèrent une pièce d'or dans les entrailles d'un supplicié. En effet, quelques déportés avaient pensé soustraire à l'avidité de leurs bourreaux, quelques pièces d'or en les avalant, espérant les récupérer plus tard.

La nouvelle amplifiée se répandit vite parmi la population civile de la contrée. Les paysans accoururent vite, couteaux à la main, ils éventrèrent tous les cadavres dans l'espoir de découvrir des pièces dans les viscères.

Dans aucun pays au monde de telles scènes ne se produisirent. Ce fut et cela reste la honte et le déshonneur de la Turquie.

La conséquence immédiate de ces faits fut l'impossibilité d'inhumer les cadavres.

La puanteur devint intolérable. Les cadavres se décomposaient rapidement au soleil d'été. Des nuées de mouches en rendaient impossible l'approche. Les paysans furent donc contraints d'incinérer toutes ces dépouilles.

Les chiens du village, ces fameux chiens errants d'Anatolie, mi-domestiques mi-sauvages se mirent de la partie. Ils s'emparèrent des têtes pour les emporter au village et poursuivre ainsi leur festin. C'était la fête pour eux aussi.

Quant à nous, les sept petits orphelins, témoins impuissants de ces horreurs, quand le soleil se fut couché nous nous réunîmes loin des regards haineux. Nous n'avions d'autre possibilité que de pleurer. Ce spectacle horrible réveilla en nous la vision d'un massacre identique quelque temps auparavant: celui de nos parents et de nos aînés.

Personnellement j'en fus tellement traumatisé que je perdis la raison durant quelques temps.

Ce cauchemar hantait mon sommeil, je ne dormais plus de crainte de le voir revenir. Dès que je m'assoupissais, je revoyais mes êtres chers, égorgés, éventrés, pourrissant sur le sol, être la proie des vautours et des chiens. Je sautais alors hors de ma couche, hurlant d'effroi, hagard, ne sachant où trouver le repos. Cette hantise dura des jours et des nuits.

Je troublais la quiétude des habitants du village.

Un jour mon père adoptif étant absent, un voisin voulut se débarrasser de moi en me noyant dans la rivière. Ma mère adoptive s'y opposa. Mais son mari n'étant pas là, elle ne pouvait pas prendre une telle décision.

Un pèlerin musulman était de passage dans notre village, apprenant ce qui se tramait contre moi il s'y opposa à ma mort en déclarant: «puisque cet enfant a embrassé la foi musulmane il faut lui épargner la vie et trouver un moyen de le sauver». Tout le monde tomba d'accord sur cette décision. Ils adoptèrent à mon encontre un comportement bienveillant, comme le prescrit le Coran à l'égard des personnes mentalement atteintes.

Ensuite il écrivit une prière sur un morceau de papier qu'il écrasa et dilua dans un verre d'eau. Il me fit boire ce liquide pour me soustraire à l'emprise des mauvais esprits. Cette étrange thérapeutique me guérit. Je recouvrai la santé physique et je fus débarrassé de mes fantasmes.

Ironie du sort qui souligne à la fois l'absurdité et la criminalité de cette époque. Les Arméniens étaient massacrés pour leur appartenance à la Chrétienté. C'est au nom d'une soi-disant conversion à la foi Musulmane que je fus épargné. De telles histoires ne s'inventent pas et elles soulignent d'autant plus la stupidité dans laquelle nous vivions. Mais cette stupidité nous ne pouvions en rire. Elle relevait d'une tragédie où des êtres incultes avaient droit de vie ou de mort comme bon leur semblait, sur de pauvres innocents sans défense.

Evidemment ce ne fut qu'après coup que je fus informé de tout ce drame. Pour me calmer de mes frayeurs, la nuit venue on me couchait auprès de l'épouse du saint homme. Cette femme me dispensait une affection maternelle. Qui peut affirmer que cette personne n'était pas une jeune Arménienne arrachée à son foyer et qui, pour avoir la vie sauve, s'était convertie, et était devenue la compagne de cet homme?

Combien de jeunes femmes arméniennes n'ayant pas le choix si ce n'est celui de la mort avaient choisi cette voie.

Malgré son affection maternelle et ses soins attentifs je ne parvenais pas à me rapprocher d'elle. Puis, maîtrisant mon aversion instinctive, je me laissai apprivoiser, tant elle était tolérante et douce vis-à-vis de moi.

Un jour, il m'en souvient encore, je fis inconsciemment mes besoins dans son lit. Elle me pardonna tellement était grande sa bonté.

Aujourd'hui, je puis affirmer que c'est grâce à cette femme que mon état psychique devint normal. Comme tout enfant au coeur tendre j'avais autant besoin d'amour et de tendresse que de nourriture et de soins.

Tous les villageois furent heureux et soulagés de ma guérison. Ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance à ce pèlerin. Pour marquer leur respect et leur dévotion à son égard, ils baisaient à tour de rôle les pans de son habit.

Ils ne voulaient plus le laisser poursuivre sa route et sur leur insistance il prolongea son séjour parmi nous..

De mon côté, conscient des bienfaits qu'il m'avait prodigués, je le servais avec gratitude et piété. Mais toute ma reconnaissance allait surtout vers son épouse qui se comporta vis-à-vis de moi comme une mère authentique.. Il est indéniable que certains musulmans empreints de la foi envers leur Dieu, n'aient pas approuvé les atrocités commises par leurs coreligionnaires. Ils se sont efforcés, au péril de leur propre vie, d'apporter quelques soulagements aux malheurs des Arméniens. Un nombre important de mes compatriotes durent leur vie sauve à de tels hommes..

Les années passèrent, la guerre touchait à sa fin.

L'EVASION

Dans le groupe des sept jeunes chrétiens en captivité disséminés dans le village se trouvait un jeune Assyrien. Il était le plus âgé de notre groupe. De plus, ayant fait plusieurs voyages à dos de chameau, il connaissait bien la région et tous les chemins.

Il avait appris que son cousin, le fils de son oncle paternel, était réfugié dans le couvent de ZAFARAN, près de la ville de MERDINE.

Nous sympathisions, et entre nous les relations étaient plus étroites et amicales qu'avec les autres. Nous nous rencontrions souvent.

Un jour nous formâmes le projet de nous évader à trois, avec un autre camarade.

C'était une entreprise risquée. Si nous étions repris c'était, bien sûr, la mort certaine.

Mais le désir d'en finir coûte que coûte avec cette vie d'esclave était plus fort que la peur de mourir. Nous voulions la liberté, nous savions qu'en dehors de ce village misérable il y avait le vaste monde. Rien ne pouvait plus nous retenir.

Le projet fut bien étudié sous tous ses aspects. Il ne nous restait qu'à fixer le jour précis du départ.

Justement le premier jour de l'été coïncidait avec le début du Ramadan, la grande fête musulmane.

Durant tout le jour il est interdit par la religion de manger et de boire quoi que ce soit. Les libations ne sont autorisées qu'après le coucher du soleil. Aussi ne se privent-ils pas de boire et de manger dès la nuit. Ensuite, ils s'endorment d'un profond sommeil.

Il fallait profiter d'une telle occasion pour favoriser le dessein de notre entreprise.

La nuit venue nous nous sommes allongés, mes amis et moi, sur un tas de paille de blé, simulant le sommeil.

Notre intention était d'attendre que le village fût complètement endormi pour fuir.

Nous avions remis notre destinée entre les mains de Dieu. Nous n'avions prévu ni vivres ni argent nous souvenant des paroles de Jésus qui disait: «est-ce que les oiseaux du ciel et le lys dans la vallée se soucient de leur nourriture»? C'est Dieu qui y pourvoit. A plus forte raison pour vous qui êtes ses créatures à qui il a donné une âme immortelle.

Notre calcul s'avéra exact, la providence fut de notre côté. Tous les habitants exténués par leur journée de labeur, sans nourriture et harassés s'endormirent lourdement. Après avoir vérifié encore une fois que personne ne veillait, nous nous levâmes silencieusement, à pas de loup, nous dissimulant de notre mieux, nous atteignîmes les rives du fleuve.

La nuit était calme. Les chiens nous reconnaissant n'aboyèrent pas. Nous traversâmes la rivière à gué en un endroit que nous avions repéré et fûmes bientôt sur la route de MERDINE.

Nous avions conscience que la réussite de l'opération dépendait de sa rapidité d'exécution. Plus grande serait la distance parcourue lors de la découverte de notre évasion, plus nos chances de succès seraient assurées.

Sur le sol aride et inégal nous courions de toutes nos forces. Nos petites jambes ne voulaient pas connaître la fatigue: nos pieds endurcis étaient insensibles aux cailloux et aux épines du chemin.

Toute la nuit nous avons marché et couru, nous encourageant l'un l'autre.

L'enjeu était trop grand pour faiblir: c'était la mort ou la liberté.

Enfin le jour parut à l'horizon... La clarté laiteuse de l'aurore nous fit discerner au loin des maisons éparpillées

au flanc d'une colline.. Pour y parvenir en marchant normalement il aurait fallu une journée entière.

Nous y fûmes à midi. Pendant tout ce temps, notre inquiétude était grande... Avait-on découvert notre évasion? Nos gardiens s'étaient-ils lancés à notre poursuite? A présent une autre crainte nous empoisonnait l'âme: les habitants de ces maisons étaient-ils amis ou ennemis? Seraient-ils à notre égard bons ou malveillants? Nous pénétrâmes tout de même dans le village.. C'était un lieu misérable peuplé de réfugiés assyriens rescapés des massacres.

Un de mes compagnons, vous le savez, était assyrien.. Il interrogea plusieurs passants en déclinant son identité, espérant être ainsi admis parmi eux.. Mais personne ne semblait avoir connu ses parents et de plus les villageois ne tenaient pas à notre compagnie. Nous étions désespérés. Arriver jusque là et ne trouver aucune solution! Nous continuâmes à errer dans les ruelles. Sur ce ayant vu qu'on préparait du pain dans une boulangerie mon ami qui était plus hardi que moi en vola un. Nous nous sauvâmes hors du village. Avec quel appétit nous avons mangé ce pain volé! Après nous être bien reposés nous avons repris notre route en direction de MERDINE.. Nous pensions arriver sans encombre. C'est alors que deux gendarmes turcs nous arrêterent. Quelle frayeur! Arriver si près du but pour être repris stupidement! Nous étions affublés comme les autres petits kurdes de la région. Notre langage et notre accent étaient des leurs. A leurs questions nous répondîmes avec assurance que nous allions rejoindre nos parents dans la région de MERDINE. Ils ne décelèrent aucune supercherie et nous laissèrent poursuivre notre chemin.

Nous étions sauvés. Sans autre incident nous sommes enfin parvenus à MERDINE.

Le couvent de DER ZAFARAN dépendait du patriarcat assyrien. Il était protégé par de hautes et larges murailles.

Devant la porte principale un gendarme turc était en faction, posté là par les autorités pour protéger les lieux saints contre la malveillance de la population.

Depuis le début de ce récit trois années s'étaient écoulées et la haine des dirigeants turcs s'était atténuée à l'encontre des chrétiens.

Plusieurs raisons à cela. Cette atténuation n'avait rien de sentimental. Le Gouvernement turc commençait à prendre conscience de son échec de la suppression de toute une ethnique: les Arméniens. Il s'inquiétait à juste titre, comme va le démontrer l'Histoire, de la condamnation qu'allait entraîner cette ordonnance de 1915 du Ministre turc Talaat, ordonnant la suppression de tous les Arméniens, femmes, vieillards, enfants y compris. De plus engagée dans le conflit au côté de l'Allemagne, la Turquie avait trop à faire dans cette guerre, pour s'occuper encore d'une minorité arménienne, qu'elle considérait d'ailleurs comme annihilée à jamais, même s'il restait des survivants et des survivances au génocide de 1915. Dieu Merci l'Histoire allait démentir cette erreur d'appréciation.

Là un quiproquo comique se produisit: le matin on avait amené à ce gendarme un chameau égaré. Nous prenant pour les propriétaires de cet animal il nous le montra en nous invitant à le prendre. Imaginez notre bonheur, même les policiers nous prenaient pour de véritables petits kurdes.

Nous lui répondîmes que ce chameau ne nous appartenait pas, que nous étions là pour voir un de nos parents qui se trouvait à l'intérieur du couvent.

Immédiement il informa de notre présence un responsable du couvent qui vint aussitôt nous accueillir.

Ayant franchi le seuil de la grande porte, nous nous sentîmes enfin en sécurité.

Les moines nous accueillirent chaleureusement. Ils nous entourèrent de prévenances. Ils manifestèrent leur admiration pour notre courage et notre persévérance, surtout durant la dernière étape qui nous avait conduits vers eux.

Si nous n'étions pas des témoins vivants notre histoire leur aurait été incroyable.

Ils nous conseillèrent dans le cas où nous serions à nouveau interrogés par les gendarmes, de répondre que nous étions tous deux de petits Assyriens.

Durant trois jours nous n'avons fait que manger et boire tout en nous reposant de nos fatigues et de nos émotions des jours précédents. La jeunesse aidant, nous fûmes suffisamment revigorés pour affronter les épreuves futures.

Ce couvent ne pouvait nous abriter plus de trois jours, sans en référer au patriarche des Assyriens dont le siège se trouvait à MERDINE.

Que pouvions-nous faire? Il fallait bien, et ceci à contre-coeur, quitter ce saint lieu de havre et de paix.

Le Patriarcat était éloigné du couvent d'environ une quinzaine de kilomètres.

Avant de nous séparer les moines nous autorisèrent à prendre un bon bain d'eau chaude. Quel grand bien cela nous fit!

Ce fut le premier vrai bain avec eau chaude et savon que nous prenions depuis le début de notre déportation.

A présent que nous revenions dans le monde civilisé il fallait également abandonner nos noms islamiques pour reprendre une identité chrétienne. C'est ainsi que de AHMED je devins GERGIS, nom assyrien. Deux noms très répandus dans chacune des communautés religieuses respectives.

Nous fîmes nos adieux aux bons moines et avec leur bénédiction nous reprîmes notre route vers MERDINE.

Arrivés dans cette ville, nous nous sommes présentés au Patriarche qui nous accueillit avec une grande joie et un amour débordant.

Je lui déclarai ma véritable identité. Il n'a eu aucune difficulté à se souvenir de mon père et ce fut pour moi encore un moment pénible à passer lorsqu'il fallut évoquer sa déportation, sa mort, la disparition de ma mère, de mes frères et soeurs et le supplice de Monseigneur.

Afin qu'il n'y eut pas de malentendu il nous donna une recommandation écrite à remettre aux moines de DER ZAFARAN.

Nous avions ainsi l'autorisation d'être hébergés au couvent jusqu'à la fin de la guerre.

Les moines nous accueillirent à nouveau avec beaucoup d'égards et manifestèrent leur joie de nous avoir parmi eux.

Ils nous vêtirent comme eux de soutanes bleues, pour nous assimiler à leur groupe et ainsi nous protéger de toutes poursuites ou recherches éventuelles.

Le couvent abritait une communauté de 36 personnes, composée de moines, de travailleurs et de quelques réfugiés.

Chacun avait une occupation, un travail.

Du matin au soir nous accomplissions notre tâche dans la joie et la prière.

Nous étions rassurés pour notre sécurité et notre subsistance.

Je suis resté dans cette pieuse retraite jusqu'à la fin de la guerre.

Un jour je fus dépêché à MERDINE pour une affaire. Dans cette ville une association de bienfaisance adoptait les orphelins arméniens.

Sans perdre de temps je me rendis à son siège où, sans difficulté, je fus à mon tour adopté.

Après un bon bain on me fit endosser l'uniforme d'un pensionnat. Détail dont je me souviens encore aujourd'hui, le tissu était imprimé de fleurs.

Dans cet orphelinat je me retrouvai avec des garçons et des filles ayant tous, comme moi échappé aux massacres de 1915.

Parmi les pensionnaires se trouvait un garçon originaire de TIKRANAGUARD mon village. Il s'appelait Mihran TUYSUZIAN. Nous évoquions ensemble le passé avec nostalgie. Nous parlions de nos parents, de nos frères et soeurs, d'amis communs, aujourd'hui tous disparus.

Nous étions devenus inséparables.

Le réfectoire de l'établissement était une grande salle avec de longues tables alignées. Nous nous asseyions sur des bancs face à une chaire où se tenait le Pasteur qui nous surveillait et nous faisait prier.

TUYSUZIAN et moi étions toujours assis côte à côte. Dès que la cloche annonçant le repas tintait, nous courions prendre place à la table. Les assiettes déjà servies étaient alignées.

Avant de commencer le repas, il fallait réciter la bénédiction. Pour prier selon la recommandation du pasteur, nous devions nous concentrer en fermant les yeux. Profitant de la dévotion et de l'inattention de nos cama-

rades, TUYSUZIAN qui avait repéré les bons morceaux changeait les assiettes à son profit. Il était ainsi assuré d'avoir à chaque fois une assiétée à son goût.

Plusieurs fois ce tour de passe-passe lui réussit. Nos camarades eurent vite compris pourquoi les assiettes faisaient la ronde si allègrement. Et ils se mirent tous à prier les yeux ouverts. Oh! sacrilège!

Le Pasteur, lui, ne se doutant toujours de rien, continuait à prier les yeux fermés, pénétré de ferveur, nous donnant à tous l'exemple.

Mais un jour ayant eu vent de ce qui se passait le Pasteur ouvrit les yeux et constata offensé que tous les élèves priaient les yeux grands ouverts.

Il nous réprimanda sévèrement pour notre impiété. Quelqu'un parmi nous eut le courage, ou la lâcheté, de lui en indiquer la cause.

Pour le Pasteur il ne fallut pas longtemps pour connaître l'auteur de ces tours de magie.

Mon ami TUYSUZIAN fut convoqué au bureau et après ses aveux complets nous fûmes tous deux mis à la porte de l'orphelinat.

Cette brimade, si grave fût-elle ne m'affecta pas outre mesure. Vous pensez bien que j'en avais vu d'autres.

TUYSUZIAN avait un cousin qui habitait ALEP. Nous exprimâmes le désir de nous y rendre. On nous installa donc dans le train et sans aucune fatigue ni ennui nous arrivâmes dans cette ville.

Plus aucune inquiétude ne me hantait. La paix était revenue et le temps des tueries passé.

Bien sûr ma petite histoire épouse la Grande Histoire. Je veux croire qu'il n'y a pas d'êtres insignifiants sur terre. Chaque unité vivante est sacrée. En ce sens je

veux espérer que mon témoignage est sacré. Mais revenons à 1918... Fin de la Guerre, défaite de l'Allemagne et de son alliée la Turquie. Proclamation d'une Arménie indépendante. Je n'avais que 11 ans et je commençais à apprendre ce bonheur prodigieux de ne plus avoir peur d'être Arméniens.

Arrivés à ALEP, le cousin de TUYSUZIAN nous conduisit dans un camp établi par les Américains. Dans celui-ci étaient hébergés des enfants rescapés des massacres, tous orphelins. Nous dormions sous des tentes.

Après un bon bain on nous distribua un nouvel uniforme. Nous vécûmes quelques mois dans ces conditions.

Entre-temps, les événements suivaient leur cours. La TURQUIE était vaincue. La région de CILICIE dont la ville principale est AINTAB fut occupée par les troupes françaises. Les dirigeants arméniens formèrent le projet de grouper tous les rescapés des déportations dans cette région. Leur idée était de créer les conditions de l'établissement d'un Etat libre arménien. Des milliers de volontaires arméniens se présentèrent pour s'engager dans l'armée française.

Il en vint de toutes les régions du monde, même d'Amérique. Chaque volontaire avait eu un membre de sa famille qui était mort ou disparu dans d'affreuses conditions.

La victoire vint récompenser un tel courage. Les Turcs furent chassés de CILICIE.

Nous, les orphelins du camp d'ALEP, nous fûmes regroupés à AINTAB et dans sa province. Nous nous croiyons au bout de nos peines. Malheureusement cette situation ne dura que quelques mois.

Les accords conclus entre les diplomates français et le nouveau gouvernement turc, stipulaient le retrait de

l'armée française de cette région. Ainsi le sacrifice des volontaires arméniens et de la population ne servit à rien.

Les Arméniens craignant des représailles de la part des turcs évacuèrent cette province de tous leurs occupants, évitant ainsi un nouveau massacre.

Je fus donc avec mes camarades transféré précipitamment à BEYROUTH au LIBAN où la FRANCE était solidement établie.

On nous installa dans un camp près du port appelé le «quartier de la quarantaine».

Les responsables de ce camp avaient beaucoup de mal à organiser la vie de tout ce flot de réfugiés. Ils nourrissaient avec peine tous ces jeunes affamés.

Bien que le four fonctionnât jour et nuit, nous ne recevions pour toute nourriture qu'un morceau de pain par jour.

A la longue cette situation devint intolérable.

Nous étions en pleine période de croissance. Notre organisme avait besoin pour se développer d'une nourriture abondante et variée. Un pain par jour c'était la famine. De plus, l'inaction nous pesait. J'étais conscient que cette situation ne pouvait se prolonger. Il fallait trouver un remède à cet état.

J'y réfléchissais longuement. Comment m'en sortir?

Je me suis soudain souvenu que le Patriarche arménien de STAMBOUL, Mgr ZAVEN, avait exercé cette fonction à DIARBÉKIR avant la guerre. Il était un ami de mon père. Il devait se souvenir de notre famille. Je lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui expliquai ma situation présente.

La réponse ne se fit point attendre. Une copie de

cette réponse était également adressée aux Ets SARAF-
IAN avec des instructions me concernant.

C'est ainsi que je fus retiré de ce camp de malheur
pour être embarqué vers CONSTANTINOPE (STAMBOUL).

Ce dénouement rapide me procura une grande joie,
mon avenir se dessinait.

Peu importait les conditions de navigation à bord.
Je dormais à fond de cela dans la soute à bagages n'ob-
tenant pour toute nourriture qu'un morceau de pain et
une tablette de chocolat. J'étais heureux car j'avais la
conviction que je voguais vers ma délivrance définitive.
Ce seul espoir me donnait le courage de supporter les
pires tourmentes.

A CONSTANTINOPE je fus accueilli par le PAT-
RIARCHE avec joie et logé quelques jours au Patriarcat.

Ensuite, je fus admis comme pensionnaire à l'internat
«COLLEGE BEZAZIAN», collège mixte.

Les frais d'hébergement et d'étude dans ce collège
s'élevaient à 30 livres turques par mois. Qui payait ma
pension? Je n'en avais aucune idée et je ne l'ai jamais su.

Les conditions de vie dans cette école étaient celles
de tout autre établissement de ce genre en période de
paix. Les élèves étaient correctement nourris et logés.
L'enseignement était dispensé par des professeurs ar-
méniens. Je commençais à accumuler ces notions de
langue, de sciences et de calcul.

C'était trop beau! Cette situation ne pouvait durer.

La condition des populations minoritaires était trop
liée à celle des grands Etats.

Entre-temps, par suite de la défaite de la TURQUIE,
la politique intérieure de ce pays changea. L'ancienne é-
quipe gouvernementale fut chassée et un jeune officier,

KEMAL ATATURK, prit le pouvoir. On lui donna le titre de «Fondateur de la TURQUIE moderne».

Les troupes alliées avaient quitté le pays. L'armée turque voulut reprendre les régions occupées par l'armée grecque. Les populations chrétiennes furent évacuées vers des régions plus calmes.

Un rêve s'éteignait... La fin d'une Arménie libre et indépendante. Le pacte Lénine - Kémal enterrait les illusions historiques de tout un peuple. Les Arméniens furent à nouveau massacrés, ou ceux qui purent fuirent à l'Étranger. Une Diaspora naissait...

Tous les élèves de notre collège furent embarqués de nuit à destination de l'île grecque de CORFOU. Là on nous donna comme résidence la villa d'été de l'ancien Kayser GUILLAUME II, qui se situe à environ 10 Km de la capitale de l'île.

La vie de château nous convenait parfaitement, un climat idéal dans un cadre paradisiaque.

Quelques mois se passèrent ainsi. Lorsque la situation internationale devint plus claire le placement des personnes réfugiées s'organisa. Les grands pays acceptèrent de recueillir les apatrides.

Certains de mes camarades partirent pour le CANADA, d'autres pour l'ANGLETERRE.

Beaucoup restèrent dans l'île où ils trouvèrent des emplois d'ouvriers agricoles dans les plantations de tabac de KEVALA et de TCHATALDJA. Ils devaient planter, arroser, tailler, cueillir et sécher le tabac pour un salaire mensuel d'une livre or, étant nourris et logés par leur patron.

Je ne voulus pas rester dans ces régions où trop de mauvais souvenirs m'assaillaient.

J'avais un ami à MARSEILLE avec qui je correspondais régulièrement.

Il m'invitait de le rejoindre à chaque courrier.

Avec son aide, je réussis à gagner cette ville après avoir transité par ATHENES. C'était en 1923, j'avais entre 16 et 17 ans.

Après tous les malheurs que j'avais subis plus rien ne m'effrayait. C'est plein de courage et d'espoir que j'émigrai vers la FRANCE.

Je restai dans la cité phocéenne juste le temps nécessaire pour recueillir l'argent qui me permettrait de me rendre à PARIS..

Ce fut ma destination finale.

Là se termine mon récit.

Ce ne sont ni des mémoires ni un journal que j'ai voulu écrire. Pas davantage je ne veux faire un panégyrique de mon existence.

Mon but est seulement d'apporter un témoignage sincère et absolument véridique de la cruauté de nos bourreaux.

Je ne prêche pas non plus la haine, car j'ai moi-même trop souffert de tels sentiments pour les propager. Mais il est indispensable que les conditions du génocide de 1915 soient révélées et connues par tout le monde.

J'arrivai donc à PARIS en 1923. J'étais émerveillé de vivre dans un pays démocratique et de travailler librement.

Pour consolider une base matérielle sur laquelle je devais bâtir ma vie, je travaillai plus qu'il est imaginable de le faire. Que m'importaient la fatigue et le manque de sommeil puisque ces sacrifices devaient édifier mon bonheur futur.

Je me suis marié avec une jeune fille de ma ville natale, courageuse comme moi.

De cette union sont nés une fille et un garçon. J'ai élevé mes enfants de mon mieux pour qu'il ne leur manque jamais ce qui m'a fait tant défaut durant ma tendre enfance: l'amour de ma mère, la protection de mon père, la joie d'un foyer.

Puisque j'avais enduré tant de malheurs dus aux privations et au dénuement, j'aspirais pour eux à un bien-être décent, une formation morale et intellectuelle digne de nos traditions.

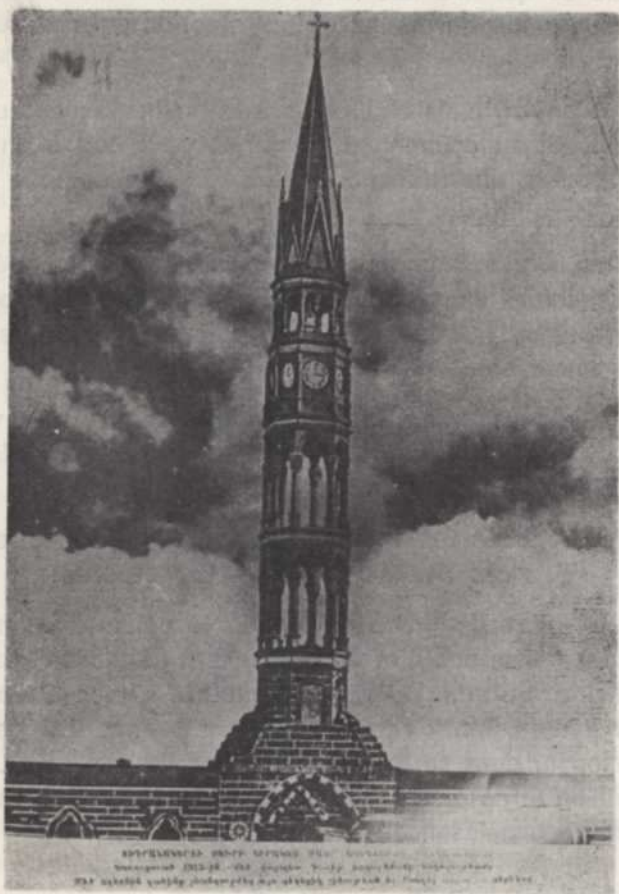
Ma fille et mon fils à leur tour se sont mariés. Ils m'ont donné de chers petits-enfants dont l'épanouissement aujourd'hui constitue pour moi une grande fierté et un bonheur serein.

Mon plus grand souhait est que ces enfants vivent dans la paix et le bonheur, entourés de l'amour et la protection de leurs parents.

Je rends grâce à Dieu d'avoir daigné conduire mes pas jusqu'à ces rivages de paix et de sécurité.

Je lui rends grâce parce que je peux témoigner de ce passé sans oubli, et en m'efforçant de n'avoir pas trop de haine. Surtout j'ai pu transmettre à mes Enfants, à mes Petits-Enfants cette entité Arménienne qui peut se développer dans ce Beau pays de France, terre de Liberté d'opinion et de promesse heureuse, à qui je témoigne toute ma reconnaissance.

MILLE GRACES!



Le clocher de la Cathédrale
St GUIRAGOS
à Tigranagard
(Détruit à présent par les turques)

Imprimé au Liban